Victor Serge : Lettre à Antoine Borie

Mexico, 21 août 1946

Mon cher Borie,

Mon cher ami, il y a tant de simple chaleur dans votre lettre du 26 juillet, vite arrivée, et ce contact je vous le rends si bien que je peux bien vous écrire ainsi... J'ai eu des semaines remplies de besogne et d'embêtements normaux qui m'ont empêché de vous répondre plus tôt. Mais ce récit de votre enfance-jeunesse qui vous était venu sous la plume, comme je le comprends ! Et je vous remercie de me l'avoir fait. Nous le lisions, ma femme et moi, comme si nous repassions des souvenirs en dépit des visions différentes. Il y a ce fonds commun des enfances pauvres et travailleuses qui révèlent d'emblée des vérités élémentaires sur la vie humaine. Je suis, vous le savez peut-être, un réfugié au 4e degré, fils de réfugiés politiques russes qui erraient de Genève à Londres, de Varsovie à Paris, à la recherche du pain quotidien, mais militant et sans trahir, « incapables » de trahir les grandes idées justes. Mon père est allé mourir au Rio Grande do Sul, Brésil, et je n'arrive pas à retrouver la seconde partie de notre famille qu'il emmena avec lui, trois ou quatre frères et sœurs. (Et moi-même, j'en suis à ma troisième émigration capitale, en laissant tout derrière soi, en devant tout recommencer à 50 ans ; et j'espère bien revenir en Europe...) Je tiens que l'on a bien le droit d'être amer et je le suis consciemment quelquefois si l'on a dans la bouche un persistant goût de quinine, pourquoi mettre de l'amour-propre à le nier ? Et quel autre goût nous dispense ce joli monde ? Mais des jeunesses difficiles, des jeunesses d'exploités-écrasés, il faut plutôt garder, avec le goût de l'amertume

naturelle qu'elles ont, une fierté, une solidité. (Le Mexique est un pays en deux tons, sans classes moyennes ou insignifiantes ; en haut la société du dollar, en bas la primitivité, souvent la misère, de l'Indien. J'ai sous les yeux le spectacle d'une jeunesse étrangement privilégiée, qui n'a connu la guerre que par les journaux et ne voit dans la vie qu'une valeur, la bonne galette ; et elle en est rudement châtiée par son propre vide, son incroyable bêtise, sa nullité égoïste...) L'homme n'est pas fait pour vivre dans de la ouate financière ; à cet égard, on a pu se tromper au XIXe siècle de la bourgeoisie florissante, mais les temps présents nous ramènent à des notions plus exactes. (Il y a, sur la naissance de l'intelligence, une théorie, trop peu répandue, du psychanalyste hongrois S. Ferencsi : que l'animal humain dut commencer un développement intellectuel inventif quand les époques glaciaires, succédant à des temps favorables, mirent tout à coup son existence même en question... Cette vue de l'esprit me plaît, j'y vois une hypothèse vraisemblable.) Nous sommes sans nul doute embarqués dans des aventures historiques comparables à une époque glaciaire de la civilisation, il faut en prendre notre parti.

Vous aurez lu dans le 3 de « Masses » un essai trop condensé, de moi, sur le renouvellement du socialisme. Je pense que sans un renouvellement intellectuel « et moral », tous les mouvements avancés sont fichus pour longtemps et que c'est donc dans ce sens qu'il faut pousser, chose bien difficile. J'ai constaté ici même, dans notre émigration, combien les meilleurs copains étaient attachés sentimentalement à des formules plus qu'à des idées vivantes ; et c'est même pour beaucoup ce qui fait la puissance insidieuse du Totalitarisme II. Je vois avec plaisir que « Masses » prend à cet égard une position enfin claire. Je vous signale le livre de Koestler, « le Zéro et l'Infini », dont on m'assure qu'il

s’est inspiré des miens ; en tous cas, c’est un bon livre, rudement pensé. (J’ai encore traité « à fond » le même sujet dans un roman que, pendant la guerre, on a généralement trouvé « impossible » mais qui acquiert pour l’an prochain des possibilités de publication...) Et vous avez mille fois raison de considérer comme cruciale la question de la liberté. A-t-on assez dit de sottises sur la démocratie bourgeoise, sur laquelle nous n’avons aucune illusion à nourrir, quant aux institutions, mais qui permettait tout de même à l’homme moyen de vivre et de lutter pour du mieux. Ce n’est pas l’abolir qu’il faut mais en conserver l’acquis valable, en la nettoyant des escamoteurs, profiteurs et autres salauds. J’éprouvais récemment la même indignation que vous devant les mots-fétiches, c’est-à-dire devant la fausse-monnaie idéologique, en parcourant des publications françaises dans lesquelles il est sans cesse question de pensée engagée (pour ne point s’engager), de liberté (pour la trahir), etc.
Je tiens le grand nombre des intellectuels de notre temps pour de grands coupables par lâcheté. Depuis le Roi-Soleil, en France, les intellectuels furent une variété intéressante de courtisans puis d’amuseurs de riches, avec souvent des audaces qui les faisaient sortir de cette catégorie parasitaire par quelques côtés importants (La Bruyère, Voltaire et hier un Anatole France, un Zola, Zola que j’aime encore grandement). Le Thermidor russe, suivi des victoires rendues possibles par l’armement américain, a donné aux intellectuels du présent un tel coup sur la tête qu’ils sont pour la plupart devenus d’authentiques faux-monnayeurs. Le vieux Gerhardt Hauptmann vient de mourir en Allemagne, à 80 ans passés. C’était une sorte de Hugo germanique, olympien et admiré comme tel ; l’auteur des « Tisserands », une belle œuvre de jeunesse révolutionnaire. Il se laissait photographier serrant la main des Führers et saluant les défilés nazis. Les Russes le chassèrent de chez lui, il est mort réfugié sans asile en zone plus libre, non sans avoir écrit un appel

en faveur de la rééducation démocratique !
Il y a des lâchetés naturelles, chacun tient
légitimement à sa peau, il faut comprendre ça,
tristement ; mais pourquoi cet excès de lâcheté ?
En aucun cas, un Hauptmann silencieux n'eût été
à septante ans du gibier de Dachau. Et R. Rolland ! Je
sais qu'il tenait un journal intime auquel il confiait ses
scrupules et ses « doutes » sur le communisme,
qu'il faisait cacher précieusement, dont il n'aurait
permis la publication que 50 ans après sa mort, quand ça
n'intéressera que les nécrophiles érudits !

J'imagine qu'en France
on commence à voir un peu plus clair, parce que la situation
internationale fait désormais de la France une sorte de
Pologne, la véritable frontière de l'Occident. La
puissance stalinienne étant fondée sur une énorme
inflation militaire et policière à base de terrible
misère, n'est certainement pas en mesure de dominer
l'Occident si elle y rencontre une résistance ferme, dont la
social-démocratie allemande a donné l'exemple... Si
on se laisse faire, le conflit ouvert s'aggravera et la France
deviendra une sorte de champ de bataille. Je voudrais espérer
que les yeux s'ouvrent sur ces périls...

Je vois
nommer un livre publié à Paris, en deux volumes, qui
pourrait m'intéresser profondément, le « Pouchkine »
d'Henri Troyat (Albin Michel, édit.). Si vous pouviez me
l'envoyer, en recommandé ! ça me ferait plaisir.
Pouchkine est notre plus grand poète classique russe, et il
mourut en duel, peut-être assassiné, comme il
convenait ; et je ne peux rien me procurer de lui ici.

Mon roman, « les
Derniers Temps », sera probablement en vente à
Paris, en octobre. Distributeur, M. Pierre Seghers, 218,
boulevard Raspail, Paris XIVe. Les pro-communistes saboteront
certainement la diffusion... Si mes exemplaires d'auteur m'arrivent

bien, je vous l’enverrai en septembre.

Au revoir ! Amicale poignée de main. (En écrivant, bien des réflexions me sont venues que je tâcherai de coucher sur le papier un jour prochain.).

Victor Serge